

Maupassant

Contes de la bécasse



Dans la campagne normande du XIX^e siècle, une paysanne et sa servante décident de sacrifier leur chien par souci d'économie (*Pierrot*), un amant épuisé d'avoir traqué le sanglier tout le jour manque une belle occasion de profiter des faveurs de sa bien-aimée (*Un coq chanta*), un Prussien froussard réfugié dans un fossé subit les affres de la faim (*L'Aventure de Walter Schnaffs*)...

Au fil de ces dix-sept récits inspirés des veillées de chasse et parus en 1882 dans les journaux *Le Gaulois* et *Gil Blas*, l'auteur évoque sa terre natale sur un ton à la fois tendre et caustique. Goût de l'insolite et hantise du macabre, fascination pour le thème de l'enfant trouvé ou adultérin, obsession toute flaubertienne pour la perfection stylistique : les *Contes de la bécasse* offrent un abrégé passionnant de l'univers romanesque de Maupassant.

Présentation, chronologie et archives de l'œuvre
par Roger Bismut

Bibliographie mise à jour par Fanny Bérat

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

MAUPASSANT

CONTES
DE LA BÉCASSE

*Présentation, notes, chronologie
et archives de l'œuvre*

par

Roger BISMUT

Bibliographie mise à jour (2013)

par

Fanny BÉRAT

GF Flammarion

*Du même auteur
dans la même collection*

APPARITION ET AUTRES CONTES D'ANGOISSE
BEL-AMI (édition avec dossier)
BOULE DE SUIF ET AUTRES HISTOIRES DE GUERRE
CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT
LE HORLA ET AUTRES CONTES D'ANGOISSE
MADEMOISELLE FIFI
LA MAIN GAUCHE
LA MAISON TELLIER. UNE PARTIE DE CAMPAGNE ET AUTRES
CONTES
MONT-ORIOLE
NOTRE CŒUR
LA PETITE ROQUE ET AUTRES HISTOIRES CRIMINELLES
PIERRE ET JEAN
LE ROSIER DE MADAME HUSSON
LES SŒURS RONDOLI ET AUTRES CONTES SENSUELS
UNE VIE

© 1979, Flammarion, Paris ;
édition mise à jour en 2013.
ISBN : 978-2-0813-0939-5

CHRONOLOGIE

- 1846** (9 novembre) : Gustave de Maupassant épouse à Rouen Laure Le Poittevin, sœur d'Alfred, l'intime ami de Flaubert.
- 1850** (5 août) : Naissance au château de Miromesnil, commune de Tourville-sur-Arques, département de Seine-Inférieure, de Henry René Albert Guy de Maupassant, fils de Gustave et de Laure, née Le Poittevin.
(20 août) : L'enfant est ondoyé dans la chapelle de Miromesnil.
- 1851** (17 août) : Baptême du jeune Guy, dans l'église paroissiale de Tourville-sur-Arques.
- 1854** : La famille de Maupassant s'installe au château de Grainville-Ymauville, arrondissement du Havre. C'est là que naît Hervé, second fils du ménage, en avril 1856.
- 1857** : Rupture entre les époux Maupassant. Laure se retire avec ses enfants à la villa des *Verguies*, à Étretat.
- 1863-1867** : Séjour de Guy à l'institution ecclésiastique d'Yvetot. Il en est expulsé avant la fin de sa seconde, pour une épître assez libre que ses maîtres avaient saisie.

1864 : Il porte secours au poète anglais A. C. Swinburne, en danger de se noyer. C'est l'origine d'une longue amitié. Guy de Maupassant publiera en 1891 une *Note sur Swinburne* pour ses *Poèmes et Ballades*. Un Anglais, dont Swinburne est l'hôte, fait don à Maupassant d'une main d'écorché, qui servira de thème à deux nouvelles.

1868 : Rhétorique au Lycée de Rouen. Il a pour correspondant Louis Bouilhet. Fréquentes visites à Croisset, où séjourne Gustave Flaubert.

1869 (18 juillet) : Mort de Louis Bouilhet.
(novembre) : Maupassant reçu bachelier en juillet, entreprend à Paris des études de droit.

1870 : Guerre franco-prussienne. Maupassant mobilisé, puis versé à l'Intendance divisionnaire de Rouen.

1871 (septembre) : Il quitte le service, en se faisant remplacer.

1872 (mars) : Il remplit au ministère de la Marine des fonctions gratuites, à la Bibliothèque.
(17 octobre) : Nommé surnuméraire à la Direction des Colonies de ce même ministère.

1873 (1^{er} février) : On lui attribue des appointements de 125 F par mois.

1873-1878 : Maupassant employé au ministère de la Marine.

Début des amitiés des bords de Seine : le groupe des Cinq (Céard, Pinchon, Léon Fontaine, A. de Joinville, Maupassant).

Premiers essais littéraires : *La Main d'Écorché*, dans l'Almanach de Pont-à-Mousson.

13 avril 1875 : Représentation, devant Gustave Flaubert et Tourguenieff, de *A la Feuille de Rose, Maison Turque*.

Il compose *La Comtesse de Rhune*, drame moyen-âgeux, et la *Répétition*, comédie de salon.

En 1876, il donne à la *République des Lettres*, que dirige Catulle Mendès, son poème, *Au Bord de*

l'Eau, publié sous le pseudonyme de Guy de Valmont. Chez Mendès, il rencontre Mallarmé, Léon Dierx, Villiers de l'Isle-Adam. Débuts au journal *La Nation*.

En 1877, il s'intègre au groupe, qui, vers 1881, prendra le nom de *Groupe de Médan* : Paul Alexis, Hennique, Huysmans, Céard et Emile Zola. Collaboration régulière au journal *La Nation*. Malade, il demande un congé à son ministère pour prendre les eaux de Louèche.

1879 (4 janvier) : Maupassant passe du ministère de la Marine à celui de l'Instruction Publique, grâce à l'intervention de Gustave Flaubert auprès du ministre, Agénor Bardoux.

(mars) : Jules Ferry succède à Bardoux, et concède une pension à Gustave Flaubert, qui se trouve dans la gêne depuis qu'il a dû vendre la plupart de ses propriétés pour sauver de la faillite Commanville, mari de sa nièce Caroline.

Maupassant fait jouer dans le Salon de la Princesse Mathilde *Histoire du Vieux Temps*, publiée la même année.

(1^{er} novembre) : Publication dans la *Revue Moderne et Naturaliste*, sous le pseudonyme de Guy de Valmont, du poème *Une fille*. En décembre, le procureur d'Étampes engage des poursuites. Il s'agit en réalité du poème *Au Bord de l'Eau*, publié trois ans plus tôt dans la *République des Lettres*, et amputé de ses douze derniers vers dans la *Revue Moderne et Naturaliste*.

1880 (26 février) : Le « Procès d'Étampes » s'achève par un non-lieu.

Lecture à Médan de *Boule de Suif*, qui paraît le 16 avril dans les *Soirées de Médan*. « Un chef-d'œuvre », dira Flaubert. Le 25, *Des Vers*.

8 mai : Mort subite de Gustave Flaubert.

Maupassant quitte l'administration.

Été : Voyage en Corse.

- 1881** : Maxime Du Camp commence dans la *Revue des Deux Mondes* la publication de ses *Souvenirs littéraires* (juin 1881-octobre 1882), où il prétend révéler la nature de la maladie de Flaubert. Maupassant réplique dans *le Gaulois* le 25, puis le 27 octobre 1881. Au cours de l'été, voyage en Algérie : rencontre avec Jules Lemaitre à Alger.
Publication de *La Maison Tellier*.
- 1882** : *Mademoiselle Fifi*. En été, voyage à pied en Bretagne.
- 1883** : *Une Vie* paraît en feuilleton dans *Gil Blas* du 27 février au 6 avril. Le roman est publié aussitôt après chez Havard.
(juin) : *Contes de la Bécasse* (Rouveyre), Maupassant passe l'hiver à Nice près de sa mère, et l'été à la *Guillette*, villa qu'il s'est fait construire à Étretat : le fidèle François Tassart, son valet de chambre, le suit dans ses déplacements. Il séjourne le moins possible à Paris.
- 1884** (janvier) : *Au Soleil*, un des trois volumes constitués par des récits de voyage; *Clair de Lune*.
(avril) : *Miss Harriet*.
(juillet) : *Les Sœurs Rondoli*.
(novembre) : *Yvette*.
La même année, paraît l'*Étude sur Gustave Flaubert*, en préface aux *Lettres de Flaubert à George Sand*.
Début des troubles nerveux.
- 1885-1888** : Période mondaine de Guy de Maupassant.
En 1885 (mars) : *Contes du Jour et de la Nuit*.
(mai) : *Bel ami*; la même année : *Toine*, Préface pour une édition de *Manon Lescaut*.
(été) : Cure à Châtelguyon.
En 1886 : *La Petite Roque*, *Monsieur Parent*. En été, voyage en Angleterre.
En 1887 : *Mont-Oriol*, *Le Horla*.
En 1888 (janvier) : *Pierre et Jean*, précédé d'une *Étude sur le Roman*; la même année : *Sur l'Eau*,

second ouvrage formé de récits de voyage; le *Rosier de Madame Husson*.

(été) : Croisière sur le *Bel-Ami*; elle conduit l'écrivain de Cannes à San Remo, Savone et Gênes. Dans l'intérieur, il visite Florence et Pise, puis il met le cap sur la Sicile. De Syracuse, un paquebot le transporte à Alger. Par voie de terre, il gagne la Tunisie, visite la Kroumirie, Tunis et le Sahel (L'Enfida, Kairouan et Sousse).

1889 : Retour en France. Aggravation des troubles nerveux.

(mars) : *La Main gauche*.

(mai) : *Fort comme la Mort*.

Son frère Hervé est interné à l'asile de Bron, où il meurt le 13 novembre, laissant une fille, que Maupassant prend en charge.

1890 : Ses troubles mentaux prennent la forme d'hallucinations, et d'un délire de la persécution.

(mars) : *La Vie errante*, troisième et dernier recueil de récits de voyage, relatant sa croisière de 1888-1889.

(avril) : *L'Inutile Beauté*.

(juin) : *Notre Cœur*.

1891 (été) : Cure thermale à Divonne, puis à Champel. Publication de *Musotte* chez Ollendorff.

1892 (1^{er} janvier) : A Cannes, tentative de suicide. Puis crises de démence. Le 7 janvier, il est interné à Passy, dans la clinique du Dr Blanche.

1893 : *La Paix du Ménage*, comédie (Ollendorff).

(6 juillet) : Mort de Guy de Maupassant, dans la clinique du Dr Blanche, qu'il n'a jamais plus quittée.

(8 juillet) : Funérailles au cimetière Montparnasse. H. Céard prononce l'éloge funèbre du romancier : « Aujourd'hui, ce salut que quatre jeunes gens donnaient jadis à l'avenir d'un ami, au nom des collaborateurs des *Soirées de Médan*, en mon humble nom personnel, je viens douloureusement l'adresser au cercueil d'un Maître. »

- 1897** : Inauguration à Rouen d'un monument à la mémoire de Guy de Maupassant.
- 1899** : *Le Père Milon* (recueil posthume).
- 1900** : *Le Colporteur* (posthume).
- 1901** : *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* (posthume).
- 1912** : *Misti* (posthume).

INTRODUCTION

Depuis *Boule de Suif*, que Gustave Flaubert salua comme un chef-d'œuvre, Guy de Maupassant a trouvé sa voie. Dès ses premiers essais, il a eu dans le solitaire de Croisset à la fois le plus exigeant des maîtres et l'ami le plus tendre et le plus attentif. C'est en son honneur qu'en 1875 il avait composé une leste pochade, *A la feuille de rose, maison turque*, dont le titre est à lui seul un hommage à l'auteur de *L'Éducation sentimentale*, car il évoque l'épisode par lequel débute et s'achève le roman. C'est sous sa férule qu'il apprendra à discipliner son style et son inspiration, à limer et polir ses contes, afin que chacun d'eux ne ressemble à aucun autre. A Gustave Flaubert, il doit d'abord l'amour de la perfection. Une fois l'ami disparu, il va demeurer fidèle à son enseignement. Aucun recueil ne témoigne plus éloquemment que les *Contes de la Bécasse* de la permanence en Maupassant du message de Flaubert.

Le 20 mars 1883, il signe avec Édouard Rouveyre et G. Blond un contrat d'édition dans lequel on peut lire : « M. Guy de Maupassant offre à MM. Éd. Rouveyre et G. Blond, qui l'acceptent, la copie d'un volume d'environ 300 pages, type du volume intitulé *Made-moiselle Fifi* édité par M. Victor Havard. MM. Rouveyre et Blond garantissent un premier tirage de 2.000 exemplaires, et paieront pour chaque exemplaire,

jusqu'à concurrence de 3.000, la somme de 50 centimes; les exemplaires en sus seront payés un franc. L'exploitation de l'ouvrage, qui aura pour titre *Contes de la Bécasse*, aura une durée de neuf années. » Peu de temps après, craignant que ce volume ne fût un peu grêle, l'auteur se disait disposé à y joindre deux contes supplémentaires, et suffisamment longs. C'est ce qu'il fit : il s'agissait de *Saint-Antoine*, et de *L'Aventure de Walter Schnaffs*.

Tous ces contes, sans exception, ont paru dans deux journaux, *Le Gaulois* et *Gil Blas*, en l'espace de moins d'un an : le premier, *Un fils* publié sous le titre *Père inconnu*, et dans une version écourtée, dans *Gil Blas* du 19 avril 1882, le dernier, *L'Aventure de Walter Schnaffs*, le 11 avril 1883 dans *Le Gaulois*, alors que le contrat d'édition était déjà signé avec Éd. Rouveyre et G. Blond. Maupassant n'a pas trente-trois ans : c'est l'époque où, sur un terrain que lui a cédé sa mère, il se fait bâtir, près d'Étretat, la villa de *La Guillette*, dans laquelle, fuyant Paris et ses mondanités frivoles, il se réfugie, en compagnie de François, le serviteur fidèle, retrouvant (ou croyant retrouver) une vigueur, une santé nouvelles, au contact de la terre natale, de la verdure inépuisable, des embruns et des coups de vent de la côte toute proche. Sa santé est à peine encore altérée : il a dû, voilà peu (1877), prendre les eaux à Louèche, ses yeux lui font mal, et il a déjà recours à l'éther pour endormir ses douleurs et dissiper ses premières obsessions. Mais il est le romancier fêté, adulé, de cette société parisienne qu'il a su si bien peindre, et qui préfigure celle de la Belle-Époque. Il a conservé toutefois cette fringale de grand air, de bonne vie facile, de plaisanteries de collégien et de canotier (du grand aîné, il garde, présentes à la mémoire, les farces et gaudrioles mises au compte du mythique *Garçon*). Dès lors, comment s'étonner que la plupart des contes de ce nouveau recueil aient pour décor la Normandie natale et retrouvée, et que d'autre part, ainsi qu'il dit lui-

même dans la *réclame* (qui est une manière de *Prière d'insérer*), ces contes aient presque tous une tonalité gaie, voire rabelaisienne ? Et de fait, les deux tiers de ces contes sont des contes normands (*La Bécasse, La Fôlle, Pierrot, Farce normande, Les Sabots, En Mer, Un Normand, Aux champs, Un coq chanta, Saint-Antoine, L'Aventure de Walter Schnaffs*); *Un fils* a pour théâtre la Bretagne voisine; si *Ce Cochon de Morin* se situe dans les Charentes, *Le Testament* et *La Rempailleuse*, contes provinciaux comme tant d'autres, pourraient aussi bien se dérouler en Normandie : je dirai plus loin pourquoi le pharmacien Chouquet, triste héros du roman d'amour d'une bohémienne rempailleuse, pourrait tenir à la terre normande; seuls *Menuet* et *La Peur* tranchent nettement, sous cet aspect : le premier a pour cadre la pépinière du Luxembourg, à Paris, les deux parties du second se situent successivement au Sahara et dans la forêt ardennaise.

Il est bien vrai, d'autre part, que ces contes font naître le sourire, et même provoquent une franche gaieté. *Ce Cochon de Morin* est bien dans la lignée de *Boule de Suif*, de *La Maison Tellier* et de *Mademoiselle Fifi* : le beau Labarbe, rédacteur en chef du *Fanal des Charentes* (un titre sur lequel il y aurait fort à dire ! nous y reviendrons), qui « arrange » l'affaire de *ce cochon de Morin* d'une manière bien gaillarde et bien inattendue, et qui s'en fait énergiquement féliciter dix ou quinze ans plus tard par le notaire, qui a épousé depuis la *victime* de Morin, est presque aussi explosif que les deux religieuses qui, par arguments tirés de l'Histoire Sainte, contribuent à jeter Boule de Suif dans la couche du soudard prussien; que la petite communiant pieuse et bouleversée, qui achève sa nuit de retraite « sur le sein nu de la prostituée », ou que Rachel, juive et putain, qui poignarde le fringant lieutenant allemand et trouve un abri chez le curé du village, avant de se faire épouser par un patriote sans préjugé « qui en fit une dame qui valut autant que

beaucoup d'autres ». Même souci du dénouement inattendu dans *Les Sabots*, où l'on verra quelle sorte de besogne le riche fermier Césaire Omont attend de sa servante Adélaïde; et le seul reproche que trouve à formuler le vieux et finaud Malandain contre sa fille, déniaisée sans y prendre garde, et pleine comme une futaille, c'est de s'être laissé faire tout cela sans calcul. « All'est tout d'même encore pu sottte que j'aurais cru! All'ne savait point c'qu'all faisait, c'te niente! » Pour l'amour de l'art, le père eût souhaité plus de cynisme dans sa progéniture. Et tant pis si la morale n'y trouve pas son compte! Tout cela, comme aurait dit Jules Lemaitre, est tellement de l'autre côté de la croix!

Deux autres nouvelles, *Farce normande* et *Un Normand*, racontent des facéties normandes : dans la seconde, l'irrévérence de Maupassant en matière de religion se laisse entrevoir. Dans *L'Aventure de Walter Schnaffs*, chronique de guerre, l'auteur, qui a souvent raillé la bêtise solennelle des boutiquiers de sa province, et qui, comme Flaubert, avait toisé leur veulerie, leur platitude devant l'occupant, relate un haut fait d'armes accompli par un marchand de drap et son escouade de gardes nationaux de la Roche Oysel, près Rouen, qui ont trouvé en un gras et paisible soldat prussien plus couard qu'eux-mêmes.

L'humeur gouailleuse, le penchant pour la mystification paraissent jusque dans les contes les plus graves, ou même tragiques. Lorsque, en mer, victime du chalut qui lui met le bras en bouillie, Javel Cadet, après l'avoir tranché lui-même pour éviter *le mal noir*, le place dans la saumure, au fond d'un baril de poisson fraîchement pêché, un des matelots risque cette plaisanterie : « Pourvu qu'j'allions point le vendre à la criée! » Et si l'aventure d'Antoine, dit Saint-Antoine, s'achève d'une manière doublement tragique, puisque l'homme assassine son Prussien, et qu'un vieux gendarme, soupçonné, paie ce meurtre de sa vie, c'est

après un rebondissement de joyeux épisodes, où la verve de l'auteur s'exerce aux dépens du Prussien ivrogne et balourd.

Mais cette grosse gaieté est moins saine qu'il pourrait sembler dès l'abord. Les raccourcis du conte sont abrupts, on demeure saisi devant la brutalité du dénouement, et le rire est plutôt de surprise (parfois de colère, ou d'inquiétude) que de bonne humeur: Car les traits dont le narrateur cerne un caractère sont cruels, et ne font rien augurer de bon de la nature humaine. La tristesse se sent toute voisine de là, et le Maupassant amer, désabusé, se devine à travers ces récits alertes et salaces.

Puis on retrouve, dans trois contes au moins de ce recueil, l'un des thèmes obsessionnels de l'œuvre de Maupassant, celui de l'enfant trouvé, ou adopté, de l'enfant de père non-dénommé, de ce semi-paria qu'on appelle enfant adultérin, thème qui trouvera son plein épanouissement dans le roman *Pierre et Jean* (mais, parmi les nouvelles, combien, depuis *Yvette* jusqu'à *L'Héritage*, le reprennent inlassablement!) Or, voici que, dans *Le Testament*, une mère revendique sa passion prétendument coupable pour un autre que son mari, proclame à la face des hommes l'existence d'un enfant de l'amour, qui a présentement atteint l'âge viril, et qui, lecture faite du testament de la morte, suit son véritable père. Dans *Un fils*, un homme riche et considéré, membre de l'Académie Française, confesse une aventure de jeunesse, oubliée sitôt révoquée: cette fois, l'enfant né du hasard, ignoré, rejeté, croupit dans la fange, abruti par la misère et l'alcool. Et comment, en apprenant tardivement cette paternité, le père coupable pourrait-il donner son nom et sa fortune à ce déchet humain, qui n'est un déchet, après tout, que par la faute, par le crime, de l'homme volage et insouciant? Certes, notre époque peut sourire de cette emphase de mélodrame. Mais on a vu dans cette hantise, qui fait le sujet de trente ou quarante

nouvelles, certaines implications autobiographiques sur lesquelles la lumière sans doute ne sera jamais faite. *Aux champs* est une chronique de l'adoption, contée sur le mode mineur ; mais, sous le sourire, point la tristesse. De deux mères, paysannes et voisines, l'une a refusé, l'autre a accepté de *vendre s'n éfant*, c'est-à-dire de le céder à une grande dame désolée de n'en pas avoir. L'aventure sépare et brouille les deux familles. Lorsque, quinze ans plus tard, l'enfant adopté, devenu un *monsieur*, s'en revient au village et festoie en compagnie de ses *vieux*, retrouvés pour un soir, Charlot, l'enfant des voisins, que ses parents n'ont pas voulu vendre, s'enfuit dans la nuit en les maudissant.

Il faut signaler un dernier aspect qui contribue à faire de ce recueil une manière d'abrégé de l'univers romanesque de Guy de Maupassant : je veux parler de cette fascination de l'insolite, du fantastique, que l'auteur, admirateur d'Edgar Poe, et lui-même victime de névroses et de phénomènes hallucinatoires, manifeste dans quelques-unes de ses nouvelles les plus célèbres, et dans certains épisodes de ses romans. Or, comment ne pas reconnaître dans *La Folle*, dans *Saint-Antoine*, dans *La Peur*, et même dans certains contes apparemment aussi anodins que *Menuet* ou *Pierrot*, cette hantise de l'irrationnel, cet amour morbide du macabre et du malsain ? Déjà *En Mer*, humble drame de pêcheur, dérive vers l'insolite, avec la curieuse cérémonie de l'inhumation du bras coupé¹, pour lequel le menuisier de l'endroit a confectionné un petit cercueil. Mais quel étrange cortège que celui qui escorte la folle impotente, prostrée sur sa paille, jusqu'à la forêt voisine, où la neige va l'ensevelir, et dont le narrateur, bien des années plus tard, croit reconnaître les funèbres ossements en allant ramasser

1. Où je crois reconnaître un reflet tardif et persistant de cette *main d'écorché* qui fait le sujet de trois nouvelles.

une bécasse morte! Oh! sans doute un passé récent nous a-t-il enseigné jusqu'où peut aller la cruauté imbécile du soudard victorieux; sans doute, conviendrait-il d'apprécier ici la lucidité de Maupassant, plutôt que de le taxer d'imagination malade : on a fait plus et mieux, du côté d'Auschwitz et de Tréblinka. Mais *La Peur*? Comment ce *tambour du désert* au rythme dément finit-il par apporter la mort? comment l'obsession du braconnier tué, dont l'âme chaque année revient tourmenter son meurtrier, se communique-t-elle non pas seulement à la famille, mais aux visiteurs d'un soir, gagnés à leur tour par l'épouvante, avec la complicité du vent, des grands arbres secoués par la tempête, des hurlements du vieux chien, dérisoire incarnation du revenant, et victime innocente de cet envoûtement collectif? Mais Saint-Antoine, qui voit surgir de la fosse à purin le soldat qu'il vient de tuer, et qu'il tue pour la seconde fois? Voyez *Pierrot* : nous sommes à la campagne, le groupe de la patronne et de la servante évoque les personnages d'*Un cœur simple*. Ayant fait emplette d'un roquet pour garder leur modeste potager, par quel diabolique enchaînement sont-elles conduites à le précipiter dans la marnière? de quelle façon, dans ce trou d'où monte la nauséabonde odeur de tous les chiens qu'on y a fait périr, se livre un combat mortel entre le gros et le petit chien? En quelques notations, le conteur évoque la loi de la jungle. Quel combat, non moins mortel, se livre dans le cœur de Mme Lefèvre, chez qui l'amour du gain, du gain sordide, finit par l'emporter? Pour n'avoir pas à nourrir deux chiens (et peut-être bientôt trois, ou quatre, peut-être tous les chiens de la contrée), la bonne dame sacrifie irrévo- cablement Pierrot, et s'en revient chez elle, en mangeant les restes du pain beurré. On n'a jamais poussé si loin l'union de l'horreur et de la simplicité. *Menuet* se déroule dans l'atmosphère quelque peu irréaliste et vieillotte, qui est celle d'*Histoire du Vieux Temps*, un

des premiers et heureux essais théâtraux de Guy de Maupassant. Mais voici que le temps semble aboli. Comment ce vieillard (assez alerte pour danser sous les yeux du narrateur un menuet, en compagnie de sa très vieille épouse), et qui observe non sans causticité qu'il n'y a plus de rois de nos jours, a-t-il pu être maître d'Opéra sous Louis XV ? comment sa compagne a-t-elle pu être aimée du Roi ? Vingt ans vers 1770, cela n'en donne pas loin de cent sous la République (la seconde, j'entends !) Que sont-ils l'un et l'autre, ces centenaires gracieux et complimenteurs, aux grotesques et attendrissantes simagrées ? Sont-ils bien des êtres de chair ? ne seraient-ils pas plutôt des fantômes d'un autre âge suscités par la rêverie ? En disparaissant sous les coups de pioche d'un baron Haussmann ou de quelqu'un de ses émules, la pépinière du Luxembourg a-t-elle pour toujours chassé de ces lieux, et peut-être du monde des vivants, autre chose que les subtiles vapeurs des songes ? De tous les contes du recueil, c'est celui-là qui nous met le plus mal à l'aise, car l'auteur y est à la frontière de cet irréel, dans lequel il va basculer bientôt ; et cela sans gros effets, sans les sifflements du Horla, ni le funèbre glissement de la morte d'*Apparition*. Pourtant nous sommes encore à la période où, en gros, la raison demeure rivée à la bonne glèbe du réel. Nous qui savons l'accomplissement du drame qui commence à se jouer, nous ne pouvons nous défendre, devant ces premiers signes, d'un serrement de cœur. Mais sans doute cette impression n'était-elle point partagée par les lecteurs du temps, aux yeux desquels rien n'était révolu, et qui, peut-être, ne se doutaient pas que, tapie dans les recoins de l'âme de ce bon vivant à la sensualité élémentaire qui, comme l'un de ses personnages, aimait « toujours la joie et les pommes de terre »¹, l'hydre

1. *L'Ami Patience*, dans le recueil *Boule de Suif*, p. 75 (Ollendorff).

apprêtait déjà ses griffes et ses crocs. Allons! décidément, Maupassant l'a dit, les *Contes de la Bécasse* sont un joyeux et sain divertissement!

Présentant en raccourci l'essentiel des thèmes et des qualités de l'écrivain, ces contes sont originaux à un autre titre. Sur les dix-huit volumes de *Contes et Nouvelles*, que comporte la collection des *Œuvres Complètes*, parues chez Ollendorff de 1899 à 1912, quinze ont pour titre général celui de la nouvelle par laquelle s'ouvre le volume, sans que ce titre soit le signe d'une quelconque unité. Les *Contes du Jour et de la Nuit*, non moins disparates, tentent de renouer, par leur intitulé tout au moins, avec la tradition du XVIII^e siècle, qui avait vu éclore les *Mille et une Nuits*, les *Mille et un Jours*, etc. Deux volumes seulement présentent une unité réelle, ou fictive : *La Main Gauche*, au titre révélateur, et qui ne groupe que des nouvelles se référant à des amours illégitimes ou contrariées; et les *Contes de la Bécasse*, auxquels le premier, *La Bécasse*, sert à la fois de prétexte et d'introduction. Quand la bécasse, cette reine des gibiers, traverse le ciel de Normandie, le vieux baron des Ravots rassemble autour de lui ses anciens compagnons de chasse. A la tombée du jour, une loterie d'un nouveau genre est organisée, où le gagnant connaît la rare volupté de croquer, en les rôtissant à la flamme d'une chandelle, toutes les têtes des bécasses tuées dans la journée, mais doit dédommager ses compagnons moins favorisés en racontant une histoire. Le recueil est censé avoir été formé avec quelques-uns de ces récits. Plusieurs d'entre eux, au demeurant (*La Folle*, *Farce normande*, *Un coq chanta*¹,

1. Guy de Maupassant pourrait bien avoir pris l'idée de ce conte dans *Les Vies des Dames Galantes* de Brantôme, Discours Premier.

et la seconde partie de *La Peur*, outre *La Bécasse* naturellement) mettent en scène chasseurs et braconniers, préservant ainsi la saveur d'un récit destiné à égayer une veillée de chasse.

Ainsi, une certaine continuité de décor et de sujet, une tonalité joyeuse qui n'exclut ni la morbidité, ni les obsessions, contribuent à faire de ce volume de contes un ouvrage à part dans l'œuvre de Maupassant, parce que d'une certaine manière il forme un tout. Mais le véritable ciment se trouve ailleurs. Ce que révèle une lecture minutieuse de ces contes, c'est la présence constante, lancinante de Gustave Flaubert, du maître dont la mort laissa son jeune disciple inconsolable, lui qui écrivait dans le premier désarroi du chagrin : « Je voudrais être mort si j'étais sûr que quelqu'un penserait à moi comme je pense à lui... »

On a vu quelle influence le maître avait exercée sur le disciple. Mais le principal enseignement de Flaubert visait à contraindre son élève à être lui-même, non à copier le maître. « Vous ne me serez fidèle, pouvait-il lui dire, que dans la mesure où vous serez vous-même ! » Grande et belle leçon, où se lit le message du classicisme : ainsi Boileau et ses émules concevaient-ils l'imitation comme une imitation créatrice, non comme une servile reproduction des grandes œuvres de l'antiquité. Tant que vécut Flaubert, Maupassant s'est astreint à *être lui-même*. Si l'on peut saisir, dans les rares nouvelles écrites sous l'exigeant regard de Gustave Flaubert, quelques ressemblances fugaces avec les créations du maître de Croisset, c'est sans doute que l'un et l'autre avaient sous les yeux la même réalité normande. Ainsi pourrait-on rapprocher des récits de Barbey d'Aurevilly et de Flaubert, et Dieu sait pourtant que chacun se serait fait un scrupule de rien devoir à l'autre. Il semble en revanche que la mort de Flaubert, en laissant Maupassant moralement orphelin, ait fait naître en lui l'obsédant désir de témoigner par tous moyens pour l'ami dis-

paru. J'ai déjà¹ dressé le relevé de tous les emprunts que *Bel-Ami* fait à l'auteur de *Madame Bovary* et de *L'Éducation sentimentale*. Précisément, *Un Normand* s'ouvre par une description de la ville de Rouen, telle qu'elle apparaît du haut de la côte de Canteleu. On retrouve cette description, un peu schématisée, dans le début du *Horla*, et, tout aussi complaisamment conduite, dans *Bel-Ami*, lorsque Du Roy et Madeleine font le voyage de Canteleu. Cette description reproduit fidèlement, et parfois mécaniquement, avec un retour des rythmes et des sonorités, la description de Rouen qui s'offre au petit matin à Emma Bovary accourant au rendez-vous avec Léon. Hymne d'amour à la métropole normande, certes, mais aussi peinture nostalgique d'un paysage tant de fois entrevu au cours des visites à Croisset, mais aussi, mais surtout, hommage au pouvoir d'évocation du maître de la phrase et des mots, pieuse offrande déposée au pied du monument que, toute sa vie durant (et surtout pendant les brèves années qui séparent la mort de Flaubert de son propre naufrage), Maupassant avait érigé dans son souvenir.

Simple coïncidence que le retour, dans l'œuvre de Maupassant, de cette description si spécifiquement flaubertienne ? Feuilletons donc ces *Contes de la Bécasse*. Le *Fanal des Charentes* n'est-il pas le frère puîné du trop célèbre *Fanal de Rouen*, cher à Homais ? Nous venons de parler du pharmacien : dans *La Rempailleuse*, le narrateur a réussi ce tour de force de peindre dans le petit Chouquet, plus tard pharmacien comme son père, à la fois les enfants Homais et Homais lui-même avec comme décor (ou peu s'en faut !) celui de l'officine d'Yonville. Apprenant que la rempailleuse de chaises l'avait aimé durant cinquante-cinq ans, il a cette réaction de bourgeois res-

1. *Quelques problèmes de création littéraire dans « Bel-Ami »* (R.H.L.F., juillet-septembre 1967, pp. 577-589).

pectable et indigné : « Oh ! si je l'avais su de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie et flanquer en prison... » Homais n'agit pas autrement à l'égard de l'aveugle que sa pommade antiphlogistique n'a pas réussi à guérir, et qui revient périodiquement à Yonville en faire publiquement reproche au pharmacien¹. C'est aux personnages d'*Un cœur simple*, on l'a vu, que ressemblent Mme Lefèvre et sa servante Rose. Notre conteur, décrivant la promenade en forêt, et à cheval, de Mme Berthe d'Avancelles et du Baron Joseph de Croissard, n'avait-il pas à l'esprit la chevauchée de Rodolphe et d'Emma ? Relisons le début de *Farce normande* : on est frappé par l'identité du cortège nuptial qui s'y déploie avec celui d'Emma. Les invités sont décrits dans des termes très voisins, et avec même intention caricaturale ; ici et là, même débauche de mangeaille, même humeur facétieuse chez les conviés. S'il y a dans le roman un plus grand luxe de détails, cela tient à ce que l'optique de la nouvelle impose un certain rythme, qui exclut lenteurs et fioritures.

Cette présence de Flaubert ne frappe pas seulement dans le recours aux thèmes, dans le déroulement narratif : Maupassant reprend à son aîné certaines formules. On ne croira pas à un hasard si, parlant de René de Bourneval (*Le Testament*), l'auteur dit de lui qu'il était habile « à désarticuler d'un mot les hypocrisies mondaines », expression qui se retrouve sous la plume de Flaubert, dans *Madame Bovary* : « Son regard... vous descendait

1. Maupassant s'est encore ressouvenu de l'épisode, en écrivant *Mont-Oriol* quatre ans plus tard : l'hydrothérapie n'a guère plus d'effet sur le père Clovis que les soins d'Homais prodigués à l'aveugle. Et, réclame vivante contre la cure thermale imaginée par Andermatt, le vieux paralytique vient geindre sa déconvenue au moment le moins opportun. Et, comme Homais, « Andermatt, désolé, avait essayé de le faire emprisonner ». (*Mont-Oriol*, Ollendorff, p. 217.)

droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. » Je voudrais, pour en terminer avec ce chapitre, souligner un autre domaine où le souvenir de Flaubert reste obsédant chez Maupassant : c'est celui de l'onomastique. Que l'une des deux familles de la nouvelle *Aux Champs* se nomme Tuvache, comme le maire d'Yonville-l'Abbaye, cela ne doit point tant étonner : c'est nom courant dans le pays cauchois. Plus subtile est l'allusion, déjà mentionnée, à la *maison* de Zoraïde Turc, de *L'Éducation sentimentale*. Dans les *Contes de la Bécasse*, la nouvelle *Saint-Antoine* renvoie elle aussi à Gustave Flaubert, et de manière plus insistante encore. On sait combien la *Tentation* a hanté le romancier. Il l'a écrite et réécrite; une foule d'œuvres de jeunesse et d'adolescence en sont comme l'amorce. Ce surnom, que les gens du voisinage donnent au fermier Antoine, bon vivant paillard, et sujet à toutes les tentations, c'est Maupassant qui le forge, et la référence à Flaubert est indéniable, de même qu'il est certain qu'en gratifiant son pensionnaire prussien de la dénomination de *cochon*, qui revient à chaque page, avec force plaisanteries qui sont autant de métaphores (« Tenez, v'là mon cochon, r'gardez-moi s'il engraisse c't'animal-là! » — « J'le prends, Antoine, et j't'invite à manger du boudin » — « Tâte li l'ventre ? tu verras qu'il n'a qu'd'la graisse » — « Rien qu'du gras! » — « Tout ça de la couenne! » — « Il pèse six cents et pas de déchets. »... etc.), Maupassant avait en mémoire les nombreuses plaisanteries dont on gratifiait Gustave Flaubert le jour de la Saint-Polycarpe, où on lui souhaitait sa fête. René Dumesnil¹ rappelle que c'est Maupassant qui, le 27 avril 1880, veille de la Saint-Polycarpe, dix jours avant la mort foudroyante de Flaubert, écrivit la fameuse *lettre du cochon*, que je retranscris ci-après :

1. René Dumesnil, *Guy de Maupassant*, Armand Colin édit., p. 162.

« † Illustre Saint †

« Depuis que vous avez fai un livre sur mon patron saint Antoine, l'orgueil l'a perdu, et il est devenu insupportable — il est pis qu'un cochon, sof le respect que je me dois — il ne panse pu qu'aux fame et a un tas de vilaine chose — Il me fait des proposition obscène qu'il en est dégoutan, bref je ne peu pu resté avec lui, et je viens vous demandé si vous voulez bien de moi.

« Je feré ce que vous voudré, meme des cochonerie,
« Je suis votre humble serviteur

« LE COCHON DE ST ANTOINE,
« † évêque. »

Il est impossible que les déambulations d'Antoine et de son Prussien dans la campagne normande, qui les conduisent de ferme en estaminet, tandis que tous les compères les saluent de l'apostrophe : « V'là Saint-Antoine et son cochon ! » ne soient pas le clin d'œil, à la fois malicieux et poignant, donc infiniment douloureux, à l'ami si brutalement ravi. Si les *Contes de la Bécasse*, mieux : si toute l'œuvre de Maupassant, écrite après la mort de Flaubert, chante un poème continu à celui qui fut le guide de sa jeunesse, *Saint-Antoine* est peut-être le mouvement le plus pathétique de cette symphonie.

Quelques mots sur le choix du texte. Les *Œuvres complètes* de la Collection Ollendorff ayant été établies d'après l'édition originale de chaque volume, revue et approuvée par l'auteur, il nous a paru que ce devait être le texte de référence. Nous avons redressé de-ci de-là quelques coquilles et lapsus, rectifié une ponctuation parfois défailante, et, lorsque cela était absolument nécessaire, modifié le texte d'après la version parue dans le journal (*Gil Blas* ou *Le Gaulois*)

qui a donné la primeur du conte à ses lecteurs : ces modifications figurent dans le texte entre crochets droits. Comme on le verra, cela s'est produit un nombre rarissime de fois.

Roger BISMUT.

nal *L'Univers*. Mais comment s'en étonner ? Porté par ses options à ne louer que les ouvrages glorifiant la religion, le meilleur traitement que l'on pouvait attendre de lui envers Guy de Maupassant ne pouvait être que le silence. Quand on pense aux réflexions qu'inspire à son critique littéraire la *Sapho* d'Alphonse Daudet, qu'il démolit non sans verve ni talent¹, quand on lit la vaste étude que le même critique consacre aux œuvres d'Emile Zola, envers qui il s'exprime avec ce mélange d'horreur et d'admiration qu'inspirent les monstres grandioses, on se dit que ce pamphlétaire a fait bien de l'honneur à Maupassant, qui n'avait pas, alors, et tant s'en faut, la notoriété d'un Zola ou d'un Daudet, en ignorant sa dernière création.

Généralement brefs, les *Contes de la Bécasse* pouvaient difficilement tenter un réalisateur cinématographique. Seul *Ce Cochon de Morin*, de loin le plus long, et le plus riche en péripéties, a été adapté à l'écran. Avec le même titre, le film de Georges Lacombe (1933) était interprété par Jacques Baumer, Colette Darfeuil, Alexandre d'Arcy, Charles Dechamps, Rosine Deréan, Charles Lamy et José Noguéro.

1. « Disons aussi que cette vertueuse littérature est ornée par l'auteur de la dédicace suivante : « Pour mes fils, quand ils auront vingt ans ! » Bonne chance à la postérité de Daudet ! Eh bien ! ce chef-d'œuvre en est à son quarantième mille ! Les pères de famille républicains qui ont des fils de vingt ans s'arrachent évidemment pour leur progéniture l'immondice à la mode. »

TABLE

<i>Chronologie</i>	3
<i>Introduction</i>	9
<i>Bibliographie</i>	24

CONTES DE LA BÉCASSE

La Bécasse	31
Ce cochon de Morin	37
La Folle	59
Pierrot	67
Menuet	79
La Peur	89
Farce normande	103
Les Sabots	113
La Rempailleuse	125
En mer	139
Un Normand	151
Le Testament	165
Aux champs	175
Un coq chanta	189
Un fils	199
Saint-Antoine	217
L'Aventure de Walter Schnaffs	233
<i>Archives de l'œuvre</i>	249

GF Flammarion